



# La Coopération des idées

REVUE D'ÉDUCATION SOCIALE

PARAISANT LE 1<sup>er</sup> ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

Directeur : G. DEHERME



SOMMAIRE :

- G. DEHERME . . . . . *La Femme et le Positivisme.*  
PAR TOUS . . . . . *Revue des Opinions, des Faits et des Idées*  
G. DEHERME . . . . . } *Les Livres qui font penser.*  
HENRI MAZEL . . . . . }  
H.-L. FOLLIN . . . . . *Correspondance.*

---

Le Numéro : 0 fr. 25

PARIS

BERNARD GRASSET, ÉDITEUR

7, rue Cornaille, 7

LA

# Coopération des Idées

Revue bi-mensuelle d'Education Sociale

---

**ABONNEMENT** : un an, France : 4 francs ; Etranger : 6 francs

*Adresser toutes les communications concernant  
la Rédaction et l'Administration à*

**M. DEHERME, Directeur, à LA SEYNE (Var)**

---

## A NOS ABONNÉS

---

Ceux de nos abonnés qui seront avertis que leur abonnement est **terminé** sont priés de nous faire parvenir leur renouvellement pour s'éviter les frais de recouvrement.

Ceux qui ne désirent pas continuer leur abonnement sont priés de refuser au facteur le numéro qui suivra l'avertissement.

---

### L'UNION COOPÉRATIVE

est un journal bi-mensuel, édité par le Comité central de l'Union Coopérative des Sociétés françaises de Consommation. Il contient des articles, des études, des monographies, des renseignements, etc., sur la Coopération en France et à l'Etranger. — L'Union Coopérative doit être lue par tous ceux qui s'intéressent à la Coopération.

*Prix du numéro, 0 fr. 20 ; de l'abonnement annuel, 4 fr.*

*Etranger, 6 fr.*

Les abonnements sont reçus : 1, Rue Christine. — PARIS

---

### LE COURRIER DE LA PRESSE

21, Boulevard Montmartre, — PARIS

---

Directeur : **A. GALLOIS**

---

*Le Courrier de la Presse lit 6.000 journaux par jour*



# La Coopération des idées

## La Femme et le Positivisme

---

« L'amélioration du sort des femmes et l'extension graduelle de leur influence fournissent la meilleure mesure de notre progression, à la fois négative et positive, vers la vraie perfection. »

AUGUSTE COMTE.  
(*Système de politique positive.*)

« J'ai compris mieux que personne la faiblesse de notre nation quand elle n'est pas dirigée vers un but élevé et inaccessible aux passions. » —

CLOTILDE DE VAUX.  
(Lettre à A. Comte.)

Diderot nous avertit : « Quand on écrit des femmes, il faut tremper sa plume dans l'arc-en-ciel, et jeter sur sa ligne la poussière des ailes de papillon. »

A défaut de cette élégance raffinée, on y peut mettre du cœur. On peut aussi éviter les sottises que font dire les questions mal posées, où le sophisme se heurte au paradoxe et la suffisance à la vanité.

La femme est-elle l'égale de l'homme ? Question oiseuse. Elle n'est pas identique à l'homme, ni dans son corps, ni dans son âme, et cela suffit. Avec

Jouffroy, nous reconnaitrons que « tout être a une fin conforme à son organisation ».

Nous ne rechercherons pas, non plus, si la femme est apte à exercer, avec quelque dressage, les métiers masculins. Nous savons que la civilisation ne va qu'avec la division du travail social. Son premier pas fut la différenciation sociale des fonctions sexuelles. Le progrès ne consiste point à uniformiser pour dissocier ; mais, au contraire, à spécialiser pour solidariser.

Le féminisme nous apparaît ainsi, avec le socialisme démagogique, comme une des formes les plus pernicieuses de l'individualisme.

Niveler, c'est tout confondre. Et confondre, c'est annihiler les valeurs, qui sont toujours des différences. C'est ainsi que l'individualisme, en ruinant la société, appauvrit l'individu d'autant.

Le féminisme ne grandit pas la femme, il l'avilit. En lui dispensant tous les « droits » et les licences, il lui retire sa réelle, sa profonde influence sociale, et toute chance de bonheur.

Les prolétaires l'ont éprouvé. Depuis qu'ils ont tous les « droits », ils n'ont plus aucune liberté.

Pour le crime, dit-on, il faut chercher la femme. Pour les vertus, qui font les sociétés prospères, non moins. Si les femmes font les mœurs, elles les défont aussi. On ne le voit que trop, présentement.

Avec leurs « droits », elles n'ont pu s'opposer au divorce qui leur a fait perdre toute garantie de dignité et de sécurité. Dans la famille, leur situation est devenue aussi précaire que celle de l'ouvrier dans la Cité. Elles sont désormais à la merci de la luxure du mâle comme le prolétaire est à la merci de la cupidité du riche. Et elles ne peuvent même plus réagir.

Elles laissent le divorce se généraliser dans la pratique. Elles le laisseront s'élargir légalement jusqu'à l'union libre. Peut-être même, affolées, par une dernière aberration, y pousseront-elles.

C'est qu'elles ne peuvent plus rien contre les bestialités déchaînées. Leur charme et leur puissance étaient dans l'accomplissement de leurs doux devoirs. A mesure qu'elles s'y refusent, pour conquérir « l'indépendance », elles vont en réalité à l'esclavage. Femelles de luxe ou bêtes de somme, elles ne valent plus, dès lors, que pour la volupté et l'exploitation.

Elles commencent à s'en apercevoir. Les satisfactions de la vanité ou de l'ambition, l'étourdissement dans le tourbillon des fêtes, l'orgie crapuleuse, l'abrutissement par la morphine, l'opium ou l'alcool, le spasme des étreintes adultères, des stupres grotesques ou immondes..., tout cela laisse le cœur encore plus vide et l'âme plus désemparée, en face de la honte, du remords et de la misère. Déjà, elles sont recrues, leurs nerfs sont usés. Les névropathies, les psychoses se multiplient et s'aggravent. D'âme, elles sont plus lasses encore. La fanfare des orchestres, le bruit de la rue et le mugissement des machines ne les arrachent point assez à elles-mêmes. Elles s'ennuient mortellement. Leurs folies et leurs vices, c'est de l'ennui qui s'exaspère.

Certes, il ne faut pas trop généraliser. Toutes les femmes ne sont pas encore « dans le train » des catastrophes. Il y a les jeunes filles, qui ont de vagues aspirations vers une meilleure destinée, aspirations qui s'égareront, qui se perdront si on ne les éclaire point. Il y a les femmes de foyer quand même. Ce sont les plus nombreuses, d'ailleurs; mais elles vivent en retrait, et ce sont les autres qu'on voit,

qu'on entend et qu'on applaudit. Sans savoir pourquoi, avec même la crainte parfois d'être un peu ridicules, les femmes de foyer continuent à faire ce qu'ont fait leurs mères. Ce sont elles, d'abord, qu'il nous faut fortifier dans leur bon sens.

Balzac affirme que « les êtres sensibles ne sont pas les êtres sensés ». C'est faux. Ou plutôt ce n'est exact que lorsque cette sensibilité est dérégulée. Diderot, avant l'explosion du romantisme à laquelle assistait Balzac, a mieux dit : « Tandis que nous lisons dans les livres, les femmes lisent dans le grand livre du monde. Aussi bien leur ignorance les dispose-t-elle à recevoir promptement la vérité, quand on la leur montre. Aucune autorité ne les a subjuguées. Au lieu que la vérité trouve à l'entrée de nos crânes un Platon, un Aristote, un Épicure, un Zénon, en sentinelles, et armés de piques pour la repousser. Elles sont rarement systématiques, toujours à la dictée du moment. »

C'est sur ce bon sens de la femme et sur les inspirations de son cœur que nous avons à compter.

On ne reconstituera point la société française sans l'efficace coopération de la femme. Son bonheur est nécessaire à l'ordre ; son influence au progrès. C'est son amour qui rend les libertés possibles et les crée.

\*  
\*\*

En France, plus de sept millions de femmes travaillent, c'est-à-dire sont détournées de leur véritable destination. Cela représente plus du tiers de la population active et de la population féminine. La France occupe là le troisième rang, après l'Autriche et l'Italie. Le parlementarisme aidant, elle passera

bientôt au premier. C'est dans la décomposition sociale, maintenant, dans les pires régressions, qu'elle prend la tête des nations.

« L'ouvrière! s'écrie Michelet, mot impie, sordide, qu'aucune langue n'eut jamais, qu'aucun temps n'aurait compris avant cet âge de fer, et qui balancerait à lui seul tous nos prétendus progrès. »

Voici « l'indépendance » qu'on invoque : 45 métiers féminins rapportent 390 francs par an. Notons encore ceci : le nombre des ouvrières s'accroît plus vite que celui des ouvriers, et la proportion des femmes mariées grossit.

On parle de préserver la femme de la prostitution par le travail. La vérité, c'est que l'atelier féminin se déverse sur le trottoir, — par la corruption de la promiscuité, les nécessités du chômage, ou pour compléter un salaire d'appoint insuffisant. C'est en étant filles de peine que tant de malheureuses se préparent à être filles de joie. La destruction du foyer qui en résulte active aussi la propagation de la débauche, par l'homme et la femme.

Le travail des femmes est donc plus démoralisant que la prostitution. Il pousse les filles au lupanar, tandis que la prostitution ne les pousse point à l'usine. La prostitution se peut circonscrire, le travail des femmes a une propension incoercible à se généraliser.

Il y a des ligues morales contre l'alcoolisme, la pornographie, la débauche, etc. Elles font des conférences, elles publient des brochures, elles réclament des lois répressives, elles en appellent aux juges, — elles ne vont pas aux racines. Ces philanthropes et ces moralistes qui s'agitent avec intempérance pour dessaler la mer, ils feraient mieux d'appuyer les

syndicats ouvriers qui s'efforcent d'éliminer la femme de l'atelier. Voilà une belle œuvre moralisatrice ! Pour nous ramener à l'ordre, il faut toujours en revenir aux libertés. Mais peut-être ne tiennent-ils point tant que cela à réaliser un état social où l'on se passerait de moralistes et de philanthropes ?

\*  
\*\*

Bonaparte ne demandait à la femme que de faire des enfants pour ses armées. L'empereur d'Allemagne, à peine plus galant, l'enferme dans le cercle restreint et matériel des trois K : *Kinder*, *Küche*, *Kirche* (enfants, cuisine, église). Le positivisme lui ouvre un champ à la mesure de son cœur.

Le polythéisme entretenait la sensualité, ce qui favorisait la tendresse. Le catholicisme cultivait la pureté, mais trop souvent au détriment de l'amour. Le positivisme, pour qui « l'amour ne saurait être profond s'il n'est pas pur », exalte à la fois la pureté et la tendresse. La femme qui n'est pas chaste ni aimante, celle que nous font l'atelier, la rue et le « monde », est une monstruosité sociale.

C'est dans la famille que toutes les vertus de la femme s'épanouissent. C'est là que sa bonté rayonne. Le foyer est son royaume. Là sont ses puissances, et donc ses vraies libertés. Il nous faut concevoir la famille comme le principal moyen d'assurer l'action bienfaisante de la femme sur l'homme.

Reine, mais reine d'amour, comme le philosophe est roi d'intelligence et le prolétaire roi d'énergie, la femme n'a que la mission d'aimer. Toutes ses fonctions s'y rapportent. C'est par là qu'elle est supérieure à l'homme, comme le dit A. Comte, « quant à l'attri-



but fondamental de l'espèce humaine, la tendance à faire prévaloir la sociabilité sur la personnalité ».

Sans doute, puisqu'il faut aussi agir et penser, et non pas seulement aimer, le commandement restera dévolu à l'homme, malgré son infériorité morale ; mais la femme, d'autant mieux et plus efficacement, éclairera et dirigera par la douceur et la sympathie. La femme la plus respectée n'est pas celle qui pourvoit aux besoins du ménage. Ce n'est pas, non plus, sous les Cléopâtre et les Catherine que l'influence féminine a prévalu.

En subordonnant l'intelligence et l'énergie au sentiment, le positivisme peut seul préparer le complet retour de la femme à sa destination naturelle. « Le sentiment, dit Comte, quand il est pur et profond, rectifie de lui-même ses abus naturels, parce qu'ils nuisent nécessairement au bien qu'il poursuit toujours. Mais, au contraire, les abus de la raison et ceux de l'activité ne peuvent être signalés, et surtout corrigés, que par l'amour, qui seul en souffre directement. »

Ainsi, la principale conception positiviste, c'est « l'homme pensant sous l'inspiration de la femme, pour faire toujours concourir la synthèse et la sympathie, afin de régulariser la synergie ».

La famille est une liberté puisqu'elle est une force sociale. Il s'y peut accomplir une action libre dont les conséquences politiques et sociales sont considérables. C'est là notre liberté fondamentale, et la source vive de toutes les libertés possibles. A mesure que cette source se tarit, que la famille se dissout, la légi-

fération intervient, les libertés disparaissent. Et tout se détraque, car on ne supplée point la vie.

Le positivisme réagit vigoureusement contre les absurdités révolutionnaires et métaphysiques qui nous entraînent à un véritable suicide social. Il fait mieux que de nous restituer nos libertés, il les élargit et il les accroît.

Ainsi, pour la famille, il la veut plus forte qu'elle n'a jamais été, même au moyen âge. Comme il réincorpore le prolétaire à la Cité, il fait rentrer la femme au foyer.

On sait que Comte prescrit le mariage à la fois exclusif et indissoluble. Tout en rappelant que « l'esprit relatif du positivisme est seul apte à apprécier les exceptions sans énerver les règles », il pousse plus loin que le catholicisme cette condition essentielle du véritable mariage monogame en conseillant, après les longues fiançailles et les chastes préliminaires, le veuvage éternel et la communauté du cercueil. « L'absence actuelle de tous principes moraux et sociaux, dit-il, permet seule de comprendre qu'on ait osé ériger doctoralement l'inconstance et la frivolité des affections en garanties essentielles du bonheur humain. Aucune intimité ne peut être profonde sans concentration et sans perpétuité; car la seule idée du changement y provoque. Entre deux êtres aussi divers que l'homme et la femme, est-ce trop de notre courte vie pour se bien connaître et s'aimer dignement ? »

Voici donc les caractères propres de la famille positiviste : « Veuvage éternel, surintendance maternelle de l'éducation, alimentation de la femme par l'homme, libre suppression des dots et successions féminines, faculté de tester et d'adopter. Chacune de ces condi-

tions devient indispensable pour que l'homme puisse dignement subir l'influence continue de la femme, sous l'impulsion simultanée de la mère, de l'épouse et de la fille, également assistées ou diversement suppléées par la sœur. Sans cette sextuple garantie, l'existence domestique ne pourrait assez préparer et seconder l'activité physique ni le dévouement religieux. »

On voit la place glorieuse que le positivisme fait à la femme, en la libérant des servitudes économiques, et quelle mission sublime il l'invite à remplir.

∴

D'abord d'éducation. « Surintendance maternelle de l'éducation », dit le Maître. Il ajoute : « Toute la morale spontanée, c'est-à-dire l'éducation des sentiments, celle qui au fond affecte le plus l'ensemble de la vie, doit dépendre essentiellement des mères. »

L'ambiance familiale est indispensable à la formation des sentiments comme à leur saine direction. La vie commune, le contact journalier, aussi l'amitié, plus vive d'un sexe à l'autre, nous découvrent le fonds sympathique de la nature humaine, et en y ajoutant. On ne comprend bien que ce qu'on aime. Ce n'est pas chez les cuistres et en latin, c'est dans la famille et par l'affection qu'on fait le mieux ses « humanités ». Et sans cette connaissance primordiale, cette éducation initiale, le cœur restera toujours sec, et donc l'esprit tronqué et faux.

Mais ce n'est pas seulement sur les siens que la femme peut exercer sa douce influence.

Auguste Comte préconisait le salon. On entend bien qu'il ne s'agit pas là du salon mondain, où l'on

bostonne, où l'on intrigue, où l'on flirte, où l'on médit, où l'on étale sa richesse, ses infamies et ses stupidités. Le salon et le club, qui devraient être, d'après Comte, des laboratoires d'opinion publique et des écoles de sociabilité, c'est à peu près l'Université populaire, comme son fondateur l'avait conçue. La femme y eût présidé moralement. Son influence eût été précieuse si elle avait pu y pénétrer suffisamment. « Tendant partout à faire justement prévaloir l'influence morale, dit Comte, le sexe affectif réprouve spécialement les brutalités collectives : il supporte encore moins le joug du nombre que celui de la richesse. » Elle eût donc empêché la déviation et l'échec, — qu'on ne peut attribuer qu'à l'ignoble joug du nombre et de l'argent, — d'une œuvre utile et belle.

Salon, club ou université populaire, « c'est là surtout, lit-on encore dans le *Système de Politique positive*, que les femmes feront librement prévaloir leur douce discipline morale, pour réprimer, à l'état naissant, toutes les impulsions vicieuses ou abusives. Un avis indirect, mais opportun et affectueux, y détournera souvent le philosophe d'une ambition fourvoyée ou d'une orgueilleuse divagation. Les cœurs prolétaires s'y purifieront habituellement des germes renaissants de violence ou d'envie, sous une irrésistible sollicitude dont ils apprécieront la sainteté. Il y a peu d'exemples jusqu'ici de philosophes détournés d'argumenter quand il faut sentir... L'orgueil doctoral sera toujours moins disposé que la violence populaire à l'efficacité du correctif féminin ; car le prolétaire est mieux animé que le philosophe par le principe affectif, dont l'invocation directe constitue la seule arme des femmes. Un sophisme leur offre beaucoup plus d'obstacles qu'une passion. L'influence féminine

dignement subie par l'instinct prolétaire, constitue réellement notre principale garantie contre les immenses perturbations sociales que semble devoir susciter l'anarchie actuelle des intelligences. Quoique l'esprit ne puisse rectifier des sophismes subversifs, le cœur sait nous préserver des désordres qu'ils provoquent.

Toute éducation, c'est-à-dire le perfectionnement moral, vient de la femme. C'est pourquoi les activités comme les pensées, qui sont de l'homme, doivent toujours être dominées par les sentiments, qui sont de la femme.

Laissons Auguste Comte se résumer :

« Comme mère d'abord, et bientôt comme sœur, puis comme épouse surtout, et enfin comme fille, accessoirement comme domestique, sous chacun de ces quatre aspects naturels, la femme est destinée à préserver l'homme de la corruption inhérente à son existence pratique et théorique. Sa supériorité affective lui confère spontanément cet office fondamental, que l'économie sociale développe de plus en plus en dégageant le sexe aimant de toute sollicitude perturbatrice, active ou spéculative. Tel est le but essentiel de l'existence domestique et le caractère général de ses perfectionnements successifs... Nous sommes à tous égards, et même physiquement, beaucoup plus les fils de nos mères que de nos pères. Pareillement, le meilleur des frères, c'est assurément une digne sœur ; la tendresse de l'épouse surpasse ordinairement celle de l'époux ; le dévouement de la fille l'emporte sur celui du fils. Il serait d'ailleurs superflu d'expliquer la supériorité habituelle de la domesticité féminine. La femme constitue donc, sous un aspect quelconque, le centre moral de la famille... Ainsi, la

théorie positive de la famille humaine se réduit enfin à systématiser l'influence spontanée du sentiment féminin sur l'activité masculine. »

\*  
\*\*

Non seulement la femme doit être universellement affranchie de tout travail salarié; mais il la faut préserver encore, comme les philosophes, de tout souci de richesse et d'ambition. Elle devra donc librement renoncer aux dots, dons et successions. « Car les préoccupations ambitieuses, dit A. Comte, nuisent davantage aux femmes que les sollicitudes matérielles. Prêtresses domestiques de l'Humanité, nées pour modifier, par l'affection, le règne nécessaire de la force, elles doivent fuir, comme radicalement dégradante, toute participation au commandement. »

De même pour le philosophe. Car les situations sont analogues. Ici, la constitution politique détermine l'action du pouvoir spirituel sur l'autorité temporelle nécessaire; là, la constitution domestique systématise la prééminence du pouvoir moral. La femme et le philosophe, c'est-à-dire le cœur et l'esprit, concourent à contenir et moraliser l'autorité matérielle. « La femme et le prêtre constituent les deux éléments essentiels du véritable pouvoir modérateur, à la fois domestique et civique. »

Voilà réalisée, pour la première fois sur notre planète, la parfaite harmonie de l'activité, de l'intelligence et du sentiment qui relie la population objective, présente, de l'Humanité aux deux populations subjectives, du passé et de l'avenir. « La femme nous pousse vers l'avenir, tandis que le sacerdoce nous subordonne au passé, la masse active ayant pour domaine le présent. »

Jamais la femme n'a été promue si haut, parce que jamais sa véritable nature ne nous fut si complètement définie. La Vierge Marie, si touchante à tant d'égards, n'est qu'une grande partie de la nature féminine idéalisée. Le positivisme seul nous révèle toute l'adorable intermédiaire de l'Humanité qu'est la femme. C'est par elle que nous pouvons seulement concevoir ce Grand Être. « Telle est leur sublime destination, dit Comte, aux yeux de la religion démontrée. Le Grand Être leur confie spécialement sa providence morale, pour entretenir la culture directe et continue de l'affection universelle, au milieu des tendances, théoriques et pratiques, qui nous détournent sans cesse. »

Dans la religion de l'Humanité, la femme est donc glorifiée successivement comme mère, épouse, fille et sœur, voire comme domestique. Quatre dimanches par an sont consacrés à ce culte. De plus, à la fin de chaque année bissextile, on célèbre la fête collective des femmes personnellement sanctifiées.

\*  
\*\*

Les femmes sont les plus douloureuses victimes d'une anarchie qui réveille les bestialités primitives. Dans ce chaos de violences, les hommes peuvent encore s'anesthésier d'orgueil. A tout le moins, ils satisfont leurs grossiers appétits. Mais avec leurs pauvres vanités de poupées parées et empanachées, leurs triomphes d'alcôve, les femmes ne se peuvent soustraire longtemps à l'angoisse du néant qui les oppresse. Elles souffrent de n'avoir plus à aimer qu'elles-mêmes et leurs chiffons. Est-ce qu'elles ne crient point leur désespoir jusque dans les toilettes extravagantes, scandaleuses, laides, hystériques qu'elles

osent porter aujourd'hui ? Dans le peuple, si elles évitent le ruisseau, elles vont à l'alcool, et à celui qui affole le mieux, l'absinthe.

La ménagère et la mère de famille qui, malgré tout, s'en tiennent à leur devoir, en arrivent à se demander si elles ne sont pas dupes, s'il n'y a pas mieux. De tous côtés, elles entendent justifier les turpitudes et raisonner les insanités. Elles ne font qu'hésiter, certes ; mais leurs filles sont témoins de leurs hésitations. Trop souvent, d'ailleurs, elles ont à subir les brutalités et les ignominies d'un mari ou d'un père indigne. S'il n'y a pas d'association humaine sans direction unique et continue, il faut aussi, à tout gouvernement, pour qu'il ne soit pas une tyrannie de caprices incohérents, tracassière et insupportable, une religion pour consacrer et régler aussi bien le commandement que l'obéissance. Nous retrouvons l'anarchie intellectuelle au principe de tous nos désordres et de nos maux. Tout se tient. La société française est à reconstituer de fond en comble.

Le positivisme seul, on ne saurait trop le redire, parce qu'il embrasse l'Humanité tout entière, dans les temps et l'espace, peut ordonner cette reconstitution.

Mais il a été jusqu'ici mal entendu de nos intellectuels, infatués de leur érudition et de leur misérable logique. Ils ne savent que savoir. Pour comprendre le positivisme, il faut avant tout savoir agir et savoir aimer.

Ce sont les prolétaires et les femmes qui souffrent le plus du désordre mortel qui les a exclus du foyer et de la Cité. Le cœur prolétarien et féminin, c'est-à-dire l'énergie et l'amour, nous sauvera et nous régénérera, — si nous pouvons l'être encore.

G. DEHERME.



## Revue des Opinions, des Faits et des Idées

---

### L'ARGENT DES PAUVRES

Dans son livre, *Ce que les pauvres pensent des riches*, M. Fernand Nicolay cite cet extrait d'un rapport de la Cour des Comptes :

« La Cour a constaté que, sur les sommes remises chaque année au préfet de la Seine, *pour être distribuées aux pauvres*, pour secourir les misères urgentes, une partie avait reçu une autre destination... On s'était servi de l'argent des indigents pour payer : des loges au Théâtre-Français et à la Porte-Saint-Martin ; des subventions au Théâtre d'Application, à l'Observatoire du Trocadéro, à la Chambre syndicale de l'Horlogerie, à la Société des Gens de lettres, à des Sociétés d'escrime ; et même des allocations pour la fête de la Mi-carême ! »

M. Fernand Nicolay nous rappelle aussi que le personnel de l'Assistance publique, qui s'est accru de 7.000 employés nouveaux en dix ans, coûte 26 millions de francs, soit les deux tiers de l'énorme budget de la charité officielle. Ainsi, sur 100 francs donnés pour les pauvres, il leur en revient à peine 35.

### LA CRISE DE L'APPRENTISSAGE

Le Congrès de l'Industrie, du Commerce et du Travail qui vient d'avoir lieu s'est occupé de la crise de l'apprentissage. Il a émis le vœu qu'on institue le préapprentissage à l'école et dans des ateliers prépa-

ratoires. C'est tout ce qu'il pouvait faire, et c'est moins que rien.

La crise de l'apprentissage tient à la désorganisation corporative et à la dissolution de la famille. Les expédients philanthropiques ou législatifs n'y peuvent rien. L'enseignement professionnel d'État n'est qu'un débouché pour quelques fonctionnaires inutiles.

L'homme s'élève dans la famille, l'ouvrier se forme dans la corporation. Pour que toutes les fonctions sociales s'accomplissent, il faut reconstituer les organes, et leur rendre leur jeu. Sans doute, c'est contre notre anarchie parlementaire; mais on ne supplée point la vie.

#### UN MOINE SYNDICALISTE

Junius, dans *l'Écho de Paris*, nous parle de ce religieux dominicain, le père Rutten, qui, pour étudier les questions sociales, s'est fait ouvrier mineur. « Il cherchait à connaître par lui-même le travail de la mine, ses conditions, ses difficultés, ses revendications et la misère morale aussi bien que l'autre, afin de découvrir des remèdes, d'améliorer, de pacifier. Et il a pris le costume de mineur et la lampe; il a descendu dans les fosses comme ouvrier; il s'est fait abatteur, sclaneur, bouveleur; il a passé de nombreuses journées dans les galeries, et, grâce à sa bonté, à sa gaieté, à son évidente volonté fraternelle, il a acquis une expérience qui manque à beaucoup de ceux qui traitent des problèmes ouvriers... Extrêmement populaire dans les milieux ouvriers, tenant des réunions dans les cafés et dans les chantiers d'abatage, sur la terre et dessous, il a créé une organisation syndicale chrétienne en Belgique. L'organi-

sation, qui date seulement de quelques années, compte 485 syndicats et 40.000 syndiqués.

### L'ENVIE DES RICHESSES

Le père Rutten a écrit : « Ce qui a poussé les ouvriers à la révolte, ce n'est pas tant la richesse et l'inégalité parfois si grande des conditions, que le spectacle, habilement exploité et généralisé par les chefs socialistes, de la richesse mal employée... Quand on n'a jamais connu le souci du lendemain, il est facile de prêcher à l'ouvrier : Mon ami, ayez du courage et de la résignation ; après tout, ce n'est pas la richesse qui rend heureux. Ah ! que nous voudrions y voir ces prêcheurs-là, et que de fois, en remontant de la fosse, nous nous sommes demandé : Si nous menions leur vie, si nous étions entourés des tentations de mille sortes qui les guettent de tous les côtés, serions-nous meilleurs qu'eux ? »

PAR TOUS.

---

## Les Livres qui font penser

---

**Une Étude sur l'apprentissage**, par JOSEPH DE BONNE, 4 francs (A. Picard, éd., 82, rue Bonaparte). — L'auteur s'est demandé : « L'avenir réside-t-il dans la pratique d'un positivisme exclusif ou dans le culte anarchique de tout idéal subjectif ? » Et par là nous voyons qu'il donne un sens restreint, et donc inexact, au positivisme. C'est d'ailleurs la seule manière raisonnable qu'il y ait de s'y opposer.

En écartant ainsi du débat la véritable direction positiviste, M. J. de Bonne examine avec intelligence les divers

courants actuels. « Vouloir, dit-il, quand on étudie les choses sociales, se passer de méthode réaliste, c'est se soumettre, dans tant de domaines divers où règne l'incertitude, à toutes les fluctuations individuelles qui retardent pas, même et surtout chez les plus sincères, à ériger en dominatrices les suggestions de la conscience. » Mais aussi, d'autre part, s'en tenir exclusivement à un intellectualisme relativiste, à la seule méthode réaliste, ne vaut guère mieux. « Quelles que soient la force des institutions, en effet, et les exigences de la réalité aperçue, ne point proposer un idéal absolu à l'individu, c'est, outre que l'on compromet ces institutions mêmes, l'inviter, en vertu du besoin idéaliste qui est en nous, à se proposer comme unique objet, sous les apparences généreuses de quelque mysticisme social. » Et il nous fait remarquer, avec raison, que l'Église, en poursuivant la seule prédication de l'absolu, a pu instituer la politique la plus réaliste et la plus expérimentale. Mais il oublie que le positivisme, qui continue le catholicisme, fait le même accord, et plus fortement, de l'esprit et du cœur, des exigences régulatrices de l'objectif et des aspirations excitatrices du subjectif.

Après avoir rappelé ainsi les principes d'une philosophie sociale, à la fois réaliste et religieuse, M. J. de Bonne nous en présente une vérification historique. Il a choisi une des questions qui expriment le plus clairement l'impuissance de notre anarchie individualiste et qui marquent nettement l'état de la dissolution sociale, — l'apprentissage. Il étudie donc, sur des documents locaux et d'après une enquête personnelle, l'apprentissage à Toulouse, sous l'ancien régime et de nos jours.

Il nous montre que les obligations professionnelles et morales qu'imposait l'ancienne corporation établissaient des liens de solidarité, de mutuelle affection, non seulement entre l'apprenti et le maître, mais encore entre tous les membres de la corporation, apprentis, compagnons et maîtres.

« L'apprenti grandira donc sous cette tutelle et grâce au contrat protecteur, si fortement organisé en ses conditions matérielles, si fécond en ses obligations multiples, à son tour il recevra une protection efficace contre sa pa-

resse et son ignorance ; en outre, il tendra de cette sorte vers le véritable individualisme dont nous parlions (l'auteur veut dire la formation d'une forte individualité), réalisant tout son développement possible au double point de vue, intimement liés, et de son rôle fonctionnel de son caractère d'homme. Et ce n'est point seulement la corporation, mais la société tout entière qui en profitera. Le contrat d'apprentissage nous apparaît ainsi éminemment social, rentrant dans l'organisation générale. » C'est bien une institution, la « clé de voûte » de l'édifice corporatif, où, « malgré des abus et parfois des circonstances défavorables, vécut si longtemps et prospéra tout le peuple des maîtres et des artisans, le « monde du travail » de l'ancienne France ».

La tendance organique au contrat et à la réglementation corporative réapparaît toujours, il est vrai, et il ne serait point difficile de la découvrir dans le mouvement syndicaliste actuel ; mais elle se heurte à trop de désordre pour se réaliser. M. J. de Bonne l'indique bien : « Dans l'état inorganique actuel du monde du travail, la concurrence effrénée laisse d'une part l'ouvrier à son isolement et fait baisser les salaires, d'autre part le force irrésistiblement à supprimer tout lien personnel, toute entrave, même bien-faisante pour l'avenir, qui le gênerait dans la poussée universelle, où chacun s'efforce de ne pas être écrasé. Nécessité de vivre ou exagération des besoins, grâce à l'individualisme qui les aggrave tout en supprimant les remèdes, ces causes profondes entraînent, dans une proportion croissante et inévitable, la fin de l'apprentissage. Elles doivent aussi rejeter chaque obstacle particulier qui voudrait corriger quelqu'un de leurs effets. »

Comme il n'y a plus d'organisation corporative, il n'y a plus d'apprentissage. Depuis la fameuse loi Le Chapelier du 14-17 juin 1791 jusqu'à présent, on peut suivre la décadence de l'apprentissage. D'autre part, l'anarchie mentale et morale n'a pas été moins pernicieuse. « Patrons, apprentis, parents, nous dit l'auteur, tous semblent unis par un même esprit d'indépendance pour soi, de neutralité pour les autres. Nulle observation ne révèle donc de morale supérieure, dominant la vie de la société contemporaine. Ce

n'est plus seulement l'individualisme, économique et social, qui règne aujourd'hui, c'est l'individualisme, moral, que le précédent sans doute facilite et aggrave, — et réciproquement, — mais qu'il ne détermine pas à lui seul. Sur le point social qui nous préoccupe, avons-nous rencontré autre chose que le jeu brutal des forces économiques et des impulsions individuelles toutes relatives ? Nous pouvions percevoir par là, outre le besoin d'une organisation, l'absence et la nécessité d'un idéalisme extérieur à l'individu, d'une croyance religieuse véritable : principe dernier de toute action désintéressée. L'examen d'un aspect quelconque de cette société révèle ainsi que chacun n'y poursuit d'autre idéal que lui-même. Il est dès lors aisé de comprendre comment un tel défaut d'obligations professionnelles et morales de part et d'autre doit entretenir l'antagonisme entre les divers éléments qui constituent le corps de métier. N'avons-nous pas remarqué, d'ailleurs, l'isolement de l'apprenti, qui se débat tout enfant avec la nécessité de vivre et la liberté de ses impulsions, qui ne reçoit d'aucune institution, digne de ce nom, le secours d'une protection matérielle et morale ? L'apprentissage est une chose aujourd'hui incertaine qui ne fait partie d'aucun tout, qu'aucun tout ne ratifie et ne rend indispensable : il n'est même pas constaté, dans sa variabilité extrême, par des formes extérieures quelconques.

Donc, plus de corporation, plus d'apprentissage, — et le syndicat comme puissance d'organisation n'existe pas encore. L'État peut-il suppléer toute la vie sociale ? Il ne saurait, au mieux, que fournir des expédients. « Quant à la législation d'État, si certaines de ses manifestations peuvent sur certains points enrayer le mal de l'anarchie économique et sociale, dès qu'elle vise le fonctionnement interne des divers métiers, elle échoue et désorganise. Car, venue du dehors, elle ne peut être mue par la connaissance spontanée des intérêts et des besoins corporatifs. Elle est presque infailliblement le résultat d'une politique, c'est-à-dire de la mise en jeu d'intérêts particuliers, souvent des plus inférieurs. Elaborée par des étrangers à la vie professionnelle, elle n'exprime que les efforts de l'incompétence. De

plus, parce qu'elle tend à s'appliquer à l'universalité des sujets de la loi, elle confond grossièrement, en les meurtrissant et en les comprimant, les réalités sociales distinctes et les individus que celles-ci garantissent. » Ainsi donc une organisation d'ensemble s'impose, et des libertés sont nécessaires. « Cette organisation doit être la corporation dans ses limites corporatives qu'elle ne dépassera point, mais que nul étranger au métier ne franchira du dehors; elle a droit, comme jadis, à un blason qui la *distingue*, qui traduise dans un emblème sa légitime fierté *d'être* et de *posséder*. Elle exige de n'être qu'elle-même, mais elle-même pleinement, plus que dans la dernière période de son histoire passée, où le déplacement trop fréquent de ses frontières risquait d'affaiblir peu à peu sa raison d'existence, plus surtout que sous le régime socialiste d'une démocratie économique, où dominerait la tyrannie administrative des plus rusés ou des plus violents, si l'on voulait logiquement éviter l'aristocratie des compétences et des aptitudes. »

M. J. de Bonne dit bien tout ce qu'il y a à dire sur cette grave question de l'apprentissage. Il dispose d'une copieuse documentation. Si son style est parfois un peu lourd, sa pensée est toujours bien coordonnée et fortement nourrie. Non seulement cet ouvrage peut être recommandé à tous ceux que préoccupe, théoriquement ou pratiquement, la crise de l'apprentissage; mais encore à ceux qui s'intéressent aux questions sociologiques et à la méthode par laquelle il convient de les étudier.

**Ce que les pauvres pensent des riches**, par FERNAND NICOLAY, 3 fr. 50 (Perrin, éd., 35, quai des Grands-Augustins). — Il est incontestable qu'il y a un malentendu très grave entre les diverses classes sociales; mais il n'est pas moindre entre les individus d'une même classe. Très souvent même, le fils ne parle pas la même langue que le père. Le malentendu que déplore avec raison M. Nicolay n'est donc point imputable seulement à l'ignorance des pauvres, à l'indifférence égoïste et jouisseuse des riches, à la sottise de tous; mais surtout à l'anarchie morale et mentale généralisée. C'est donc à cette anarchie qu'il faut

mettre fin, tout d'abord, et par des forces non par des phrases.

L'auteur a été interroger le peuple chez lui, dans ses taudis, dans la rue, à l'atelier, au cabaret, dans les réunions, — et c'est le résultat de cette enquête directe qu'il nous présente. Mais la forme dialoguée qu'il a choisie ne laisse point que d'être dangereuse. On se donne trop beau jeu. L'avocat, qui est l'auteur, réduit trop facilement ses adversaires, le contremaitre, le socialiste, le syndiqué, le plombier meneur, les contradicteurs populaires, etc. J'engage M. Nicolay à faire lire à des ouvriers d'une coopérative, d'une Université populaire ou de la Bourse du travail les discours simplètes qu'il leur prête : cette contre-enquête nécessaire lui réserve des surprises.

Ainsi, il nous donne comme un argument contre la grève, et qui porte sur un ouvrier syndicaliste, que « toute grève qui surgit amène bientôt une large commande de machines ». C'est par quoi, précisément, les syndicalistes justifient la grève. L'auteur ignore évidemment le caractère du mouvement ouvrier actuel.

Son « socialiste » *partageux* n'est pas moins taillé sur mesure, surtout quand il déclare : « N'empêche que la fortune de la bourgeoisie, composée de bons titres et de belles maisons, pourra toujours, à un moment, faire le bonheur du « populo »... A notre tour d'être rentiers ! J'ai en tête des petits projets de grand seigneur. Et à ce moment-là, un roi ne sera pas mon cousin. A moi la noce, la grande noce ! Ce que je dépenserai d'argent, alors, on n'en a pas l'idée. On verra si je saurai me faire servir, et s'ils marcheront, les larbins, quand je serai riche !... » M. Nicolay peut être assuré de ceci, c'est que l'ouvrier socialiste qui lui a tenu de tels propos s'est payé sa tête.

Sans doute, un grossier matérialisme s'infiltré peu à peu dans l'âme de l'ouvrier, jusqu'ici si bellement idéaliste ; l'abrutissement primaire et électoral fait des progrès effrayants ; tous les grands mots et les chimères des utopies couvrent des appétits assez bas. Mais cela se manifeste d'une manière plus insidieuse, plus dangereuse...

D'après l'auteur, les socialistes nouveau style, qui ne



parlent plus de « partage », prétendent arriver au même résultat par l'impôt sur le revenu !... Il écrase, naturellement, son adversaire socialiste, en lui servant, contre l'étatisme, des raisons d'avocat de cette force : « Comme vendeur, je trouve l'État plutôt cher : sur une feuille de papier qu'il nous vend soixante centimes, il en gagne 54... »

Il nous rappelle que l'État parlementaire, nécessairement centralisateur, s'oppose au développement des forces sociales, et donc à toutes les libertés positives. Il nous cite un curieux exemple de la tyrannie de l'État, qui nous a retiré jusqu'à la liberté de la bienfaisance et jusqu'à la liberté testamentaire. La loi interdit aux associations, et notamment aux syndicats, la constitution d'un patrimoine, ce qui leur ôte toute possibilité d'agir positivement. C'est là la meilleure partie et la plus importante de ce livre. L'auteur est mieux sur son terrain.

Mais il se trompe en croyant révéler à son « syndiqué » les conséquences de la loi de 1884 qui dit : « Les syndicats de patrons ou d'ouvriers ne pourront acquérir d'autres immeubles, que ceux qui seront nécessaires à leurs réunions, bibliothèques, ou cours d'instruction ». Il se trompe encore plus lourdement quand il nous le montre indigné de cette révélation. C'est ignorer que la plupart des syndicats ouvriers tiennent par-dessus tout à cet état d'irresponsabilité et d'impuissance qui ne leur laisse d'autre raison d'être que l'agitation révolutionnaire. C'est pourquoi ils se sont élevés contre l'extension des libertés syndicales, c'est-à-dire la personnalité civile et morale que le projet de loi Waldeck-Rousseau-Millerand leur accordait.

Après nous avoir très bien exposé la fécondité du capital concentré, il s'efforce de justifier la prodigalité du riche égoïste et jouisseur. « Oui, il a jeté l'argent par les fenêtres, dit-il ; mais l'argent tombé a été, on peut le dire, recueilli dans la rue et non point perdu pour tous. » Est-ce que les « partageux » auraient raison ?...

M. Nicolay reconnaît que bien des revendications ouvrières sont légitimes, et que trop souvent la bourgeoisie manque à ses devoirs sociaux. Il préconise la participation aux bénéfices facultative, qui ne vaut pourtant qu'autant

qu'elle est une étape vers la coopération qu'il condamne, d'autre part, sans la bien connaître, d'ailleurs.

— Ce livre est plein de bonnes choses. Il est inspiré par un véritable sentiment social et un sincère désir du mieux. Il est écrit avec élégance. Malheureusement, l'auteur semble mal préparé à traiter des questions sociales générales. Dans une matière aussi complexe, la bonne intention ne suffit point. Bien des prolétaires, ceux-là mêmes auxquels il prétend parler comme à des « enfants mal élevés », auraient à lui apprendre là-dessus plus qu'il n'a à leur enseigner.

**Travail et folie**, par les docteurs A. MARIE et R. MARTIAL, 1 fr. 50 (Bloud, éd.). — Les auteurs se sont proposé de déterminer la part du travail manuel et intellectuel, ou plutôt du genre de vie des classes sociales, dans l'étiologie de la folie.

Ainsi, la paralysie générale, qui représente 25 p. 100 de l'ensemble des cas de folie entrés à l'asile de Villejuif, est, on le sait, considérée comme une affection para-syphilitique. Or si la paralysie générale est très répandue chez nous, elle est rare ou même inconnue dans des pays, comme l'Abyssinie, par exemple, où l'on trouve 80 p. 100 de syphilitiques. On constate qu'au Japon la paralysie générale se développe avec la civilisation, quoique la syphilis soit mieux traitée. Les causes de la paralysie générale sont donc, avec la syphilis, les intoxications (alcool, plomb, mercure, tabac), le surmenage et l'hérédité, en un mot « le mode européen de la vie cérébrale ».

« Les faits suivants, disent les auteurs, achèvent de démontrer l'influence du genre de vie industrielle, du surmenage professionnel et de la misère sur l'apparition des maladies mentales.

« Les asiles publics de la Seine (pauvres) donnaient pour les moyennes décennales :

En 1864	245 aliénés pour 100.000 habitants
En 1874	304 — —

alors que, pour la France, les moyennes décennales étaient :

En 1864	de 71,7 pour 100.000 habitants.
En 1874	de 89,7 —

« Au contraire, pour les classes riches dont les malades sont soignés dans les maisons de santé privées, et dans le dénombrement desquels il y a beaucoup d'étrangers, on trouve, pour toute la France :

En 1874	537 hommes	757 femmes.
Dont	295 —	312 —

reviennent à la Seine, soit : 611 sur 1.294.

« D'où il ressort que, malgré la syphilis et la para-syphilis, malgré l'éthylisme, malgré la dégénérescence héréditaire, l'homme riche supporte évidemment mieux la vie que celui qui est obligé de travailler pour la gagner. Ce qui répond d'ailleurs à toutes les données de la pathologie générale ».

Les auteurs reproduisent la statistique par professions des maladies mentales constatées chez les travailleurs masculins internés de 1884 à 1907 à l'Asile de Villejuif.

Le pourcentage des aliénés par rapport à la population corporative dont ils font partie, pour le département de la Seine, nous donne des chiffres déconcertants. Citons seulement : Industries agricoles, 5 ; professions commerciales sédentaires, 4,5 ; sans profession, 4,55 ; alors que les professions libérales ne donnent que 1,2 et les industries à intoxication saturnine, 0,7, c'est-à-dire le chiffre le plus faible.

Les auteurs peuvent conclure néanmoins : « La débilité mentale, la manie, la mélancolie, l'affaiblissement intellectuel, la para-syphilis et le délire éthylique sont les maladies mentales les plus fréquentes chez les travailleurs. Certaines maladies mentales semblent commander le choix de la profession plutôt qu'elles ne semblent en résulter. Au contraire, l'alcoolisme, la para-syphilis, la mélancolie paraissent reconnaître dans leur étiologie une cause professionnelle. »

**Les Réflexions de Monsieur Houlette**, par FRANÇOIS DE WITT-GUIZOT, 3 fr. 50 (Perrin, édit., 35, quai des Grands-Augustins). — Les pères et mères de famille de la bourgeoisie feront bien de lire ces notes sur l'éducation. Ils s'y instruiront, à tout le moins, sur le devoir qu'ils négligent

le plus : celui de bien élever leurs enfants. Et, on l'entend bien, ce n'est pas en faire des bacheliers, puis des fonctionnaires : mais des hommes toujours, des chefs parfois. « Les heureux de la fortune et de l'intelligence qui élèvent mal leurs enfants, nous dit l'auteur, sont les agents les plus certains de la décomposition sociale : ils frappent leurs biens d'une sorte de substitution morbide, et cela en raison même de leur puissance. »

En vérité, M. Houlette est un universitaire singulier. L'intérêt tout humain qu'il porte à l'enfant qui lui est confié pour en faire un homme, l'incline à mépriser tout ce qui n'en ferait qu'un diplômé. Il risque la révocation. Écoutons là-dessus quelques-unes de ses réflexions subversives : « A l'âge où l'enfant doit réellement ouvrir son intelligence au monde extérieur, on l'enferme, on le claquemure, il n'entend que des échos et toujours « sous pression » pour ainsi dire, toujours entre deux leçons qu'il croit apprendre, mais qu'il n'a pas le temps d'approfondir, on le gave de connaissances, sans qu'il les digère, Sans qu'il pense, sans qu'il sente et sans qu'il observe... sans doute, il conviendrait de moins apprendre pour savoir davantage. C'est un chaos qu'on n'organise pas quand il faudrait l'aménager; ce sont des connaissances qui s'évanouissent et non pas de la puissance qui naît; chez celui-ci le moteur se rouille; chez celui-là le frein ne fonctionne plus. La belle affaire qu'un de nos collégiens entasse pour deux, trois ou quatre années au plus, tout ce qui fut la science d'un Pascal ou d'un Newton, et demain peut-être celle d'un Pasteur : entassement factice, montagne de sable, et non pas construction, si le fil conducteur qui donne le sens de la vie n'est pas entre les mains du voyageur... [Ces méthodes, jointes au fétichisme qui met les Français à deux genoux devant l'État et ses concours, ont pour résultat que nombre de jeunes gens, ayant ainsi végété dans les lycées, sont encore, à 25 ou 26 ans, en quête du diplôme idéal qui les sacrera, à date fixe, aspirants-fonctionnaires. Pères et mères, songez au crime que vous allez délibérément commettre en enfermant dans de semblables conditions un fils âgé de dix ou onze ans. Tels de ces prisonniers m'ont avoué, en des con-

fessions lamentables mais trop tardives, qu'ils devaient à un internat précoce parfois la perte de leur foi, parfois la souillure de leur corps ou de leur âme, ou parfois encore un faisceau d'idées qui les avaient rendus radicalement étrangers à leur propre famille. »

L'auteur condamne donc l'internat et même l'externat, si je puis dire. Entendons le surchauffage livresque, qui est tout l'enseignement d'État.

C'est l'éducation qui importe, et celle de la vie. Elle ne saurait se contenir dans des programmes. Les fonctionnaires universitaires y sont impropres. « Élever, c'est l'art d'aimer; il est des détours et des retours qui n'y sont points interdits. » Il n'est point d'« agrégation » pour le cœur, non plus que pour l'intelligence d'ailleurs. Mais qu'est donc cette tâche à quoi nous manquons ? L'auteur le dit bien : « La tâche de l'éducateur est de mettre les Forces-Mères au point d'application qui convient tout à la fois à leur essence et à la nature de la masse qu'elles sont appelées à ébranler. Toute vie est pour commencer une résultante : elle porte en elle le poids d'un passé qu'il lui est permis d'inventorier en partie, mais qu'elle est bien contrainte d'accepter. Tout acte doit tendre vers un but. Voilà la part du déterminisme et celle de la liberté. Il faut donc enseigner l'Action, fortifiée par l'expérience et éclairée par l'idée, sous l'égide de la conscience et de la volonté. »

Et le résultat doit être, d'abord, celui-ci : « Lorsque nous aurons appris à l'enfant : 1° comment on observe; 2° à persévérer dans ses observations, c'est-à-dire à appliquer sa volonté à un travail précis; enfin à comparer ses observations en les groupant, c'est-à-dire à juger, nous lui aurons donné une « méthode » et une « discipline », nous aurons, au cours des années, établi les bases de son éducation de telle sorte que, sans cesser de le guider, et passant en temps opportun du concret à l'abstrait, de la vie physique à la vie morale et intellectuelle, nous serons fondés à penser que nous avons donné à l'homme de demain les éléments personnels d'une volonté, d'une conscience, d'une intelligence, en un mot du « gouvernement de soi-même ». Ainsi seulement il pourra profiter de cette

expérience formée sous une tutelle vigilante pour se corriger et se perfectionner et, lentement, par ses maîtres, il apprendra à se passer de maîtres, ou plutôt à se soumettre librement à ceux qu'il aura librement choisis. »

M. de Witt-Guizot a écrit un livre utile. Cela ne veut pas dire que ce soit un traité pédant, sec et morne. Il a su animer ses idées avec ses personnages.

**Histoire de la création**, par ERNEST HAECKEL, 3 fr. (Schleicher, éd., 61, rue des Saints-Pères). — Cet ouvrage considérable (in-8° de 602 pages, avec 17 planches hors texte, 20 gravures sur bois, 21 tableaux généalogiques et 1 carte) a été écrit il y a plus de trente ans. En l'état présent de la science, il serait encore prématuré. Si nous connaissions nos origines, nous n'aurions plus rien à savoir. Mais nous ne les connaissons jamais. Ce qu'il y a de plus efficace dans le positivisme, c'est de nous en persuader. Si donc l'histoire de la création matérialiste qu'a tentée Haeckel est inférieure, au point de vue moral et même esthétique, à toute explication métaphysique et théologique, elle ne satisfait pas mieux la raison positive. On peut même assurer qu'elle la satisfait moins. En remontant à la cause, l'intelligence, comme le cœur, ne peuvent trouver que Dieu.

Néanmoins, on a bien fait d'édition à bon marché cette Genèse matérialiste pour primaires. Tout n'est pas à rejeter dans l'évolutionnisme. Haeckel a rassemblé là une masse d'observations et d'expériences qu'il faut connaître. Malheureusement, il a confondu ce qui est réel de ce qui est supposé. On ne s'y retrouve pas toujours. Pour justifier son titre et donner ses conclusions monistiques, il ne laisse point que de forcer un peu les faits. Ses arbres généalogiques, tout hypothétiques, en imposeront aux simples, à nos instituteurs surtout. Il n'importe. Que ce scientisme balourd, que cette grossière philosophie allemande présentent leurs titres : le bon sens clair de notre peuple en découvrira l'erreur énorme et le grotesque.

L'homme descend des catarrhiniens, paraît-il. Et puis ? Ce n'est pas une raison pour l'abrutir.

M. Haeckel nous assure, de cette belle assurance qu'on

établi à l'Université d'Iéna, que le monisme sera la religion naturelle de l'avenir. Quelle religion ? Ce savant ignore ce qu'est une religion, quels sont ses caractères et quel est son rôle social. Et voici comment il traite l'histoire : « Asservir la raison humaine à la superstition, déclarer la guerre à la nature, cela ne rend ni meilleur ni plus heureux, ainsi que le démontre à tout esprit impartial l'histoire des religions. La soi-disant floraison du moyen âge, ce triomphe du christianisme, correspond à une époque de grossière ignorance, de révoltante brutalité et de profonde immoralité. » Même dans les Loges, on n'est pas plus naïf.

**La Mutualité : ses principes, ses bases véritables**, par F. LÉPINE, 3 fr. 50 (A. Colin, éd., 5, rue de Mézières). — J'ai déjà signalé ce livre utile, surtout aux mutualistes, dans notre numéro du 1<sup>er</sup> septembre 1903. Cette deuxième édition a été augmentée et mise au point de l'état présent de la Mutualité.

M. Lépine examine l'ancienne et l'actuelle législation et leurs effets. Il préconise le livret individuel en place du fonds commun inaliénable. Il montre le mécanisme des différentes formes de mutualité et les modifications qu'il convient d'y apporter.

C'est là un excellent guide de la Mutualité.

**L'évolution psychique de l'enfant**, par le docteur H. BOUTQUET, 1 fr. 50 (Bloud, éd.). — « L'enfant naît, sans crédit, le plus déshérité, le plus *nu*, au point de vue psychique, de tous les animaux que nous connaissons, et, d'autre part, il doit parvenir à un niveau intellectuel très supérieur à aucun d'eux. Il y a donc là, et dans un laps de temps relativement très court, une somme d'acquisition formidable à réaliser. » C'est ce travail psychologique des trois ou cinq premières années (suivant la précocité de l'enfant) que l'auteur étudie. Il suit le développement des sens, la vue, l'ouïe, le goût et l'odorat, le toucher ; puis les acquisitions plus complexes, la marche, le langage. Enfin, il aborde la formation des instincts, des idées, des sentiments : l'habitude, la mémoire, les plaisirs et les

peines, la peur, l'imitation, l'imagination, le fétichisme, l'enfant dans la famille et dans la nature, le beau et le vrai, le bien et le mal, l'évolution morale.

**Le Hachich**, par RAYMOND MEUNIER, 3 fr. (Bloud, éd., 7, place Saint-Sulpice). — Essai sur la psychologie des paradis artificiels éphémères. L'auteur étudie l'effet du hachich, poison du bulbe et de la substance corticale.

L'ivresse hachichique n'est pas un état psychologique identique au rêve et à la folie, comme le soutenait Moreau de Tours, mais une sorte d'hystérie, qui détermine un état d'intense suggestibilité et surtout d'auto-suggestibilité et révèle notre fonds mental subconscient.

Le hachich peut donc être employé comme moyen thérapeutique médiateur, « permettant d'explorer le fond émotif subconscient du malade, et aidant considérablement au pronostic ».

Le hachichisme chronique peut conduire à la folie. « Il ne semble pas que pendant l'ivresse hachichique, nous dit M. R. Meunier, la lucidité et l'intelligence soient augmentées comme certains amateurs en ont l'illusion ; ce n'est pas, pensons-nous, la faculté de compréhension qui est exaltée : c'est notre émotivité. »

En somme, le hachich enlève absolument la maîtrise de soi-même. L'émotivité grossière qu'il procure est inférieure et délirante. Il ne dispense que des plaisirs grossiers. Et l'auteur cite cette réflexion d'une dame qui venait de fumer du kif : « J'étais émue par tout ; les objets les plus vulgaires pouvaient me tirer des larmes ou me faire rire ; et je ne veux pouvoir être émue que par les objets dignes de m'émouvoir ».

G. DEHERME.

**Modernisme et Tradition catholique en France**, par Ch. GUIGNEBERT (Collection de *la Grande Revue*, 37, rue de Constantinople). — Si vraiment par *modernisme* il fallait entendre, comme le dit l'auteur, la tendance à s'éloigner de la religion, ce serait avouer légitimes, au contraire de ce qu'il voudrait, la méfiance et l'hostilité de l'Église. Le modernisme, à mon sens, est tout autre chose, que voici :



Est-ce qu'il n'y aurait pas un moyen de concevoir la religion sans se trouver choqué en quoi que ce soit dans le domaine métaphysique, éthique ou politique, mais sans cesser d'être religieux ? Ce problème, certains modernistes ont essayé loyalement de le résoudre, mais d'autres, je le reconnais, semblent avoir eu surtout pour préoccupation de couvrir d'un vernis sympathique leur irrégiosité progressante. Ceci posé, que les modernistes sincèrement religieux aient pris le meilleur chemin pour faire triompher leurs idées, c'est ce que je n'oserai affirmer. Ils ont été chercher midi à quatorze heures. Que le dogme soit cristallisé ou évolutif, qu'importe en vérité ? et que la présence réelle ne soit que simili-réelle, en quoi cela satisfera-t-il ceux qui la nient ? Le mieux serait de ne pas se préoccuper de toutes ces difficultés scolastiques, et de faire reposer la religion sur l'amour, l'amour du Père céleste, bien entendu, et non la peu suffisante, à mon humble avis, philanthropie laïque de nos docteurs ; de même que la meilleure façon de concevoir l'Église serait d'en faire un royaume purement spirituel, tout à fait hors du monde, ce qui, il est vrai, bouleverserait tout, car il n'y a rien de plus « de ce monde » que les interdictions de lire, de parler et de publier dont les représentants actuels de l'Église sont si prodigues. Mais toutes ces questions, qui sont à vrai dire les plus importantes et les plus difficiles, ont l'air de passer inaperçues de M. Guignebert. Ce « chargé du cours d'histoire du christianisme en Sorbonne » ne semble brûler que du désir de prouver historiquement que le christianisme est une mystification, et que dans les Évangiles, qui ne reproduisent pas, d'après lui, d'ailleurs, la vraie physionomie de Jésus, on ne trouve aucun des dogmes qui constituent son essence, ni la Trinité, ni la Rédemption, ni l'Incarnation, ni la Résurrection. En vérité, ceci est tout autre chose que ce que faisait prévoir le titre.

HENRI MAZEL.

## CORRESPONDANCE

1<sup>er</sup> mai 1909.

CHER MONSIEUR,

Je proteste énergiquement contre votre allégation, à propos du livre d'Abel Faure, *qu'un parasite est un individualiste* !... La terminaison « iste » suppose une conception, « isme » une conception généralisée. Je vois que vous en êtes encore à l'imbécile définition de Littré de l'individualisme : « système d'isolement de l'individu dans la société », comme si jamais personne avait soutenu une telle conception en tant que système !... Le parasite ne conçoit que son moi, c'est un *égoïste*, et je ne vois pas ce que vous faites de ce mot dans la langue française, étant donné l'usage que vous donnez à celui d'individualiste. Le moi n'est pas l'*individu* : ce dernier mot implique la notion avant tout de ce qu'il y a de *distinct* dans les êtres, et ce qui les distingue le plus ce ne sont pas leurs appétits, ce sont leurs facultés qui leur créent des devoirs. Parce que les forces actives se pénètrent et concourent pour former la société, elles n'en sont pas moins individuelles. Les fortes individualités, il est vrai, ne sont pas forcément individualistes, parce qu'elles peuvent se désintéresser du processus social ou le méconnaître, mais c'est regrettable. Une forte individualité est forte parce qu'elle refuse de se laisser absorber ; elle serait encore plus forte en étant juste, c'est-à-dire en aidant à l'indépendance et au développement des autres individualités, ce qui est l'individualisme. Elle sait qu'elle a besoin du sol où plongent ses racines, mais elle sait aussi qu'elle ne vaut que par la manière dont elle assimile les éléments de ce sol pour donner des graines et des fruits précieux ; tandis que des parasites, dont les racines plongent dans le même sol, s'en nourrissent eux aussi, mais pour étouffer et anémier les individualités.

Je ne sais pourquoi je vous écris tout cela, connaissant votre parti-pris anti-individualiste dont l'entêtement est une énigme que je ne sais comment concilier avec votre intelligence et votre bonne foi intellectuelle. Mais vous avez des lecteurs et des collaborateurs, M. Henri Mazel, par exemple, qui lisent et discutent encore pour perfectionner leurs conceptions ; je serais heureux que vous leur communiquiez ces réflexions.

Cordialement à vous.

H. L. FOLLIN.

---

*Le Directeur-Gérant* : G. DEHERME.
 

---

17-5-09. — Tours, Imprimerie E. ARRAULT et C<sup>ie</sup>.

**Bernard GRASSET, Éditeur**  
**7, rue Corneille, 7. — PARIS**

---

**DERNIÈRES PUBLICATIONS :**

**EMILE BAUMANN**

**L'Immolé**, roman, 3<sup>e</sup> édition. Vol. in-18 . . . . . **3.50**

---

**LÉON LAFAGE**

**La Chèvre de Pescadoire**, 3<sup>e</sup> édition. Vol. in-18. . . . . **3.50**

---

**JEAN GIRAUDOUX**

**Provinciales**, Vol. in-18. . . . . **3.50**

---

**GILBERT DE VOISINS**

**Les Moments perdus de John Shag**, Vol. in-18. . . . . **3.50**

---

**MAURICE MAGRE**

**Conseils à un jeune homme**, Vol. in-18 . . . . . **2 »**

---

**DIDIER DE ROULX**

**Roosje**, roman. Vol. in-18 . . . . . **3.50**

---

**J-H. RETINGER**

**Le Conte fantastique dans le romantisme français.**  
Vol. in-18. . . . . **2 »**

---

**J. GRASSET**

PROFESSEUR DE CLINIQUE MÉDICALE A L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

**La Responsabilité des Criminels**, Vol. in-18. . . . . **3.50**

---

**GEORGES DEHERME**

**La Démocratie vivante**, Vol. grand-in-8° . . . . . **4.50**

---

**HENRI MAZEL**

**Pour causer de tout**, Vol. in-18 . . . . . **3.50**

VIENT DE PARAITRE :

# Auguste Comte et son œuvre

## LE POSITIVISME

Par GEORGES DEHERME

*Un vol. in-16 de 128 pages, avec deux portraits hors texte,  
Prix : 2 fr. 50*

(GIARD et BRIÈRE, Éditeurs, 16, rue Soufflot. — PARIS

I. Sa vie. Ses écrits. — II. Ses disciples. — III. Quelques appréciations. — IV. L'homme. — V. Pour les femmes et les prolétaires. — VI. Sur les lettrés et les bourgeois. — VII. La philosophie positive. — VIII. La sociologie positive. — IX. La politique positive. — X. Le pouvoir spirituel. — XI. La religion positive. — XII. Les utopies positives. — XIII. La morale. — XIV. Conclusion.

---

---

## L'AFRIQUE OCCIDENTALE FRANÇAISE

Action politique. Action économique. Action sociale

Par GEORGES DEHERME

Un volume in-8 de 528 pages. Prix : 6 fr. (*franco* . 6 fr. 60)

BLOUD et C<sup>ie</sup>, Éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, PARIS

---

---

## La Démocratie vivante

Par GEORGES DEHERME

Un volume in-8° de 402 pages Prix : 4 fr. 50 (*franco* : 5 fr.)

BERNARD GRASSET, Éditeurs, 7, rue Corneille, PARIS